

Blaise Cendrars
L'Homme foudroyé
suivi de Le Sans-Nom

VOLUME 5

DENOËL

BLAISE CENDRARS

TOUT AUTOUR D'AUJOURD'HUI
5

TOUT AUTOUR D'AUJOURD'HUI

Nouvelle édition
des œuvres de Blaise Cendrars
dirigée par Claude Leroy
professeur à l'université Paris X-Nanterre

*Cet ouvrage a été publié avec l'aide de PRO HELVETIA,
Fondation suisse pour la culture.*

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 1945, 1960, 2002, Éditions Denoël
© Miriam Cendrars pour *Le Sans-Nom*
9, rue du Cherche-Midi 75006 Paris
ISBN 2.207.25341.4
B 25341.1

BLAISE CENDRARS

L'HOMME FOUDROYÉ

LE SANS-NOM

*Textes présentés et annotés
par Claude Leroy*

DENOËL

TOUT AUTOUR D'AUJOURD'HUI

Les œuvres complètes de Blaise Cendrars ont été rassemblées pour la première fois chez Denoël, entre 1960 et 1964. La parution de ces huit volumes sous couverture verte fut un événement. Quarante ans après, cette édition historique mais dépourvue de tout appareil critique ne répond plus aux exigences des lecteurs modernes. Une nouvelle collection prend la relève sous un titre emprunté au poète : « Tout autour d'aujourd'hui » (TADA) ; elle présente des textes révisés, préfacés et annotés, accompagnés, suivant le cas, des illustrations originales ou d'une iconographie nouvelle, ainsi que d'une bibliographie propre à chaque volume. Enrichie d'un certain nombre d'inédits, cette collection constitue la première édition critique des œuvres de Blaise Cendrars.

PRÉFACE

Joie. Pleurs de joie... C'est le langage de Pascal qu'il faudrait parler ce matin. Voilà comment Maximilien Vox salue, en 1945, un grand livre, un de ces livres comme il n'y en a pas un tous les dix ans, L'Homme foudroyé. Parfois moins vibrante que l'ami Vox (qui est tout de même aussi l'éditeur du volume chez Denoël), la critique s'accorde à saluer le retour de Blaise Cendrars. On l'avait perdu de vue depuis longtemps. N'avait-il pas disparu de la scène littéraire depuis la fin de la Drôle de Guerre ? Alors que le grand mutilé de 1914-1918 n'était plus mobilisable, il s'était engagé à sa façon en devenant correspondant de presse chez l'armée anglaise. En mai 1940, la Débâcle l'avait accablé comme un drame personnel et il avait quitté Paris pour se retirer à Marseille, chez son ami le Dr Jean Fiolle, puis bientôt à Aix-en-Provence où il demeurera jusqu'en 1948. Par la même occasion, il avait aussi quitté le journalisme et les reportages dans la grande presse qui, durant les années trente, avaient ouvert une nouvelle carrière au poète du *Transsibérien* et au romancier de *Moravagine*. De 1940 à 1944, il n'avait rien publié, et son nom avait disparu à la fois des colonnes des journaux comme des vitrines des libraires. Comment et pourquoi ce *silence de la nuit* fut rompu, c'est tout l'objet, et toute l'énigme durable, de la lettre dédicatoire à Édouard Peisson, datée du 21 août 1943, qui ouvre le premier des trois récits qui formeront deux ans après *L'Homme foudroyé*.

Deux tirages en 1945 et une réception favorable attestent que le livre a connu le succès dès sa parution. Avait-il pour

Préface

autant rencontré son public ? Cendrars semble en avoir douté. Le long silence de guerre avait estompé son image d'écrivain. Qui était-il donc Cendrars en 1945 ? On se souvenait mal du poète qui n'avait rien publié depuis vingt ans avant de recueillir tout récemment, et pour la première fois, ses *Poésies complètes*¹. *Complètes* ? C'était assez dire qu'il n'en écrivait plus. Quant au romancier, il s'était détourné du *fictif* depuis la parution, en 1929, des deux volumes de *Dan Yack* qui, à bien des égards, se présentent comme une œuvre testamentaire. Restait le journaliste lancé par un reportage dans *Vu*, en 1930. Cet hebdomadaire illustré de grande diffusion lui avait passé commande d'une vie de Jean Galmot, un affairiste tenté par la politique, et le reportage comme le livre qui en était issu, *Rhum*, avaient ouvert à Cendrars un nouveau public. C'est comme journaliste qu'il avait publié ses deux derniers livres avant les *Poésies complètes* mais – ironie de l'Histoire – c'était au mois de mai 1940 : *D'Oultramer à Indigo*, un recueil d'« histoires vraies », était resté sans écho, et *Chez l'Armée anglaise*, un volume de reportages, avait été aussitôt interdit par l'occupant.

En ce mois d'août 1945, Cendrars revenait avec un livre de souvenirs. Place au grand témoin qui se penche sur son passé ! N'avait-il pas été, avant l'autre guerre, un compagnon d'Apollinaire ? C'était tout un univers de rencontres, de voyages et d'aventures qu'apportait *L'Homme foudroyé*, d'une richesse foisonnante, mais sans grand souci apparent de composition. Des souvenirs de la Grande Guerre, des épisodes marseillais au cours des années vingt, et ces étonnantes « Rhapsodies gitanes » qui entraînent aux quatre coins du monde. Riche, grouillante, la chronique enchevêtrait les événements, mêlait les noms, brouillait les dates. L'auteur se souciait si peu de la chronologie qu'il semblait écrire à la diable, sans plan ni méthode, jetant ses souvenirs sur le papier comme on vide ses malles. Une habitude de grand voyageur, peut-être. Passait encore que ce gros volume prît parfois le ton du pam-

1. *Poésies complètes*, Denoël, 1944 (l'achevé d'imprimer est de mai).

Préface

phlet pour bousculer les gloires du temps : un vrai jeu de massacre dont André Gide, Jules Romains, Georges Duhamel ou Picasso faisaient les frais. Un comportement de légionnaire, sans doute. Mais il y avait plus ennuyeux. Au regard d'autres témoins de la même époque, Cendrars prenait parfois de sérieuses libertés avec l'exactitude des faits. Ceux de sa propre vie que souvent, il est vrai, on ne connaissait qu'à travers sa légende d'aventurier. Mais aussi celle des autres, et, pour le coup, on s'alarmait. Une tendance de mythomane, probablement. Tout de même, les objections devenaient sérieuses s'il s'agissait de Mémoires. Mais était-ce bien le cas ? La couverture du volume avait déjà troublé les repérages : *L'Homme foudroyé/roman par/Blaise Cendrars. Roman ?* Cette indication avait été ajoutée à l'initiative de Maximilien Vox mais on l'ignorait et elle entretenait l'équivoque sur le genre. Était-ce pour dissiper le malentendu que Cendrars avait inséré dans le volume des « Notes pour le Lecteur inconnu » ou bien pour l'entretenir ? C'était, assurait-il, pour échapper à *cette sensation d'écrire dans le vide, sensation vertigineuse à la longue, qui est trop souvent le lot de l'Auteur*. Au constat d'évidence – le lecteur est forcément un inconnu –, s'ajoutait toutefois une sommation : avis était donné au lecteur de ne pas réduire ce nouveau livre à un modèle antérieur et, en somme, de maintenir sa lecture à hauteur d'inconnu.

Au cours de ses entretiens radiophoniques avec Michel Manoll, dont l'enthousiasme sans distance l'incommode un peu, Cendrars invite son interlocuteur à ne pas banaliser *ces Mémoires qui sont des Mémoires sans être des Mémoires*. La formule est restée fameuse : définir *L'Homme foudroyé*, ce serait en finir avec lui, alors que, précisément, c'est l'originalité de son entreprise que Cendrars fait valoir à force de réticences, de contrepieds, de relances, sans proposer pour autant une contre-définition explicite. C'est par allusions qu'il procède, invoquant les Saintes Écritures, l'alchimie ou l'alphabet aztèque, et toujours poussant le « Lecteur inconnu » à mettre l'accent sur les questions d'écriture et non pas sur l'exactitude

Préface

de la relation. Un livre de souvenirs à l'emporte-pièce, *L'Homme foudroyé* ? une chronique à bâtons rompus ? des Mémoires à sauts et à gambades ? Allons donc ! Jacques-Henry Lévesque, quant à lui, ne s'y méprend pas. Cet ami resté à Paris cumule alors les fonctions de documentaliste et de confident, et il entretient avec Cendrars une correspondance souvent quotidienne du plus grand intérêt parce qu'elle ouvre une porte sur l'atelier de l'écrivain. À qui mieux qu'à ce témoin privilégié présenter *ce drôle de livre qui tient du roman policier, du Cantique des cantiques, de l'incantation, du reportage et des confessions d'un démiurge*² ?

Que ne dispose-t-on sur *L'Homme foudroyé* d'un « Pro domo » dans lequel Cendrars, comme il l'a fait pour *Moravagine*, aurait retracé l'histoire de son livre ! Et d'abord présenté ce titre intimidant. Qui est-il donc cet homme foudroyé qui prend le volume sous sa tutelle ? Un personnage parmi d'autres, comme van Lees, ce légionnaire pulvérisé par un obus à l'attaque de la ferme Navarin ? Une famille plus vaste d'humiliés et d'offensés, puisque Cendrars déclare son *grand amour des simples, des humbles, des innocents, des fadas et des déclassés* ? Une figure de Lazare, le ressuscité, ou bien du Christ lui-même ? Un autoportrait de l'auteur ? Comment choisir parmi tous ces foudroyés et le faut-il ? Instable autant qu'énigmatique est la nature de cette foudre dont se débroment les cibles et les effets, et qui se fait connaître à son extrême ambivalence. Foudre de mort, foudre de vie, elle apparaît tour à tour comme ce qui abat : la guerre, la blessure, le malheur de vivre, les amours en ruines, la banlieue crucifiée ; mais aussi comme ce qui relève : le coup de foudre amoureux, l'embrasement créateur, la grâce d'une plus belle nuit d'amour à Marseille ou d'une plus belle nuit d'écriture à Méréville. Fascinante foudre dont rien ne révèle mieux la nature double

2. Lettre du 6 décembre 1944, in *J'écris. Écrivez-moi*. Correspondance avec J.-H. Lévesque (éd. Monique Chefdor), Denoël, 1991, p. 285.

Préface

que son odeur, celle de l'ozone, une *odeur mère*, une *odeur de ferment* que Cendrars imagine avoir été celle, *projetée sur le plan mystique*, qui s'est répandue à l'ouverture du tombeau de Marie-Madeleine, le 12 décembre 1279 : *baume de la vie, encens de la mort*.

D'une guerre à l'autre, contre toute attente, la foudre a montré successivement ses deux visages. À la plus grande peur éprouvée par Cendrars au front en juillet 1915 – qui annonce la blessure au combat deux mois plus tard –, ont répondu, en 1917, la féerie découverte à la Pierre, le pays des cressonniers, puis la rencontre avec Raymone qui l'a poussé à s'éloigner de Paris car son amour était tel qu'il craignait de *tomber foudroyé*. Admirable incertitude des émotions... Et, de même, à l'effondrement de mai 1940 qu'il avait ressenti comme *la mort de la France*, a répliqué le choc imprévisible du récit d'Édouard Peisson. Comment désespérer de la foudre quand on s'en est fait un nom de braises et de cendres ? *L'Homme foudroyé* est le récit d'une renaissance à l'écriture, un récit à secrets d'une renaissance à secrets. Toujours à Jacques-Henry Lévesque : *Comme tout grand livre, L'Homme foudroyé est un livre à clés*³.

C'est à l'identification de ses personnages que Cendrars pense d'abord – première clé – puisqu'il ajoute : *je me demande en riant qui l'on y mettra plus tard* ? Dans cette drôle d'auto-biographie, les personnes réelles se rencontrent, en effet, avec des personnages à l'identité plus problématique. Si l'apparition du poète André Gaillard ou celle du peintre Fernand Léger ne bouleverse pas le principe de réalité, il n'en va pas de même pour Jicky le photographe, l'ensorcelante Mme de Pathmos, Mick le navigateur, Paquita la messagère de la mort, M. Jean le collectionneur, Manolo Secca le pompiste sculpteur ou l'ensemble des « Gitanes »... Tout en invitant le lecteur – qui ne s'en prive pas – au plaisir de la devinette, Cendrars lui administre, en douceur, une leçon d'écriture en

3. Lettre du 11 décembre 1945, *ibid.*, p. 402.

Préface

lui faisant comprendre qu'il fabrique ses personnages à partir de *pilotis*, comme disait Aragon.

Pas question, bien entendu, de fournir les clés des personnages. Les signaler suffit pour inviter à l'enquête. Et, peu à peu, c'est dans l'ensemble du livre que le secret s'insinue par tout un jeu de réticences, d'ellipses, de dérobadés ou de rebuffades. Marseille, ville emblématique, est le théâtre d'une lente, longue, singulière et sanguinaire et ininterrompue initiation qui va des mystères de la Diane d'Éphèse aux conciliabules secrets de Carbone... et à l'écriture de Cendrars lui-même, si l'on en juge par ce morceau de bravoure :

[...] *Je déclare au Lecteur inconnu à l'intention de qui j'ai rédigé ces notes sans prétention pour le distraire, que je n'y dis pas tout. On a pu le remarquer. Je ne dis que ce que je veux bien dire. Prière de ne pas y chercher autre chose et surtout ce que je ne dis pas. Inutile d'écrire à mon Éditeur sous prétexte d'éclaircissements supplémentaires. Je ne répondrai pas*⁴.

Naturellement, l'avertissement demande à être entendu à l'envers, comme une recommandation instante faite au lecteur de ne pas conclure trop vite et de maintenir à vif l'attente d'une révélation. Par exemple – deuxième clé – sur la genèse de ce livre qui reste aussi mystérieuse que l'incendie créateur auquel il doit sa naissance.

On ne connaît aucun plan de *L'Homme foudroyé*. En a-t-il même existé ? Aucun document ne le présente comme un projet unitaire ou la mise en œuvre d'un programme délibéré. Les trois récits – d'importance croissante – qui se succèdent dans le volume se sont également succédé sur la table de cuisine de l'écrivain à Aix : « Dans le silence de la nuit » est venu en premier, suivi par « Le Vieux-Port » et enfin la « Rhapsodie gitane » qui en proliférant s'est progressivement multipliée en deux, puis en quatre « Rhapsodies gitanes ». D'ailleurs, *Le*

4. *Infra*, p. 164.

Préface

Vieux-Port et *Rhapsodies gitanes* devaient d'abord paraître séparément chez Jean Vigneau en éditions de luxe, et seules la crise du papier et les difficultés de l'après-guerre ont retardé ces publications que rien ne présente comme les fragments d'un livre à venir. Doit-on considérer *L'Homme foudroyé* comme un recueil composite, à la suite des trois volumes d'« Histoires vraies » dans lesquels Cendrars, dans l'avant-guerre, avait rassemblé des nouvelles parues dans la grande presse ? *Histoires vraies* (1937), *La Vie dangereuse* (1938) et l'infortuné *D'Oultrême à Indigo* (1940) avaient illustré une série qui n'est pas close selon Cendrars, qui distingue ainsi les entreprises.

L'Homme foudroyé, de fait, est un livre qui s'est inventé en cours d'écriture. *Work in progress*. Les trois récits qui le composent se sont enchaînés l'un à l'autre par une démarche déductive et associative, d'une complexité croissante, si bien que la « Quatrième Rhapsodie gitane » sans avoir été préméditée constitue le point d'orgue non seulement des trois précédentes mais également de l'ensemble du livre. « La Fête de l'invention » qui ouvre « Le Vieux-Port » ne désigne pas seulement la découverte du tombeau de Marie-Madeleine : elle caractérise la démarche de Cendrars. Mais l'invention n'est pas un abandon pur et simple à la spontanéité : au chroniqueur de filer les signes et de tisser les textes en tirant parti très consciemment – la correspondance avec Lévesque le prouve – des chances que lui offre le langage. Il multiplie ainsi les rebonds et les ricochets, les reprises et les échos. Ou les travaux d'aiguille, pour reprendre une métaphore chère à l'auteur du *Plan de l'Aiguille* parce qu'elle traduit en secret le nom de sa mère, née Dorner, pluriel de *Dorn* qui veut dire « aiguille, aiguillon, dard », en allemand.

L'analogie règne en maîtresse dans une écriture aztèque ou gitane qui procède par condensations, diffractions ou réversibilités. Aux jeux de sons mêlant les jeux de sens, elle conduit, mine de rien, le lecteur de saint Lazare à la gare Saint-Lazare, et elle fait parler les noms propres : Peisson, le poisson-Christ, Méréville ville mère et merveille, et, parmi tant d'autres,

Préface

La Panne et La Redonne, qui donnent à la foudre ses deux visages. Multipliant raccords et points nodaux, Cendrars réinvente dans *L'Homme foudroyé* la rhapsodie des aèdes grecs qui, comme le plus célèbre d'entre eux, Homère, allaient de ville en ville pour coudre et recoudre les mêmes fragments de textes en discours toujours nouveaux ; mais aussi celle de Franz Liszt déjà placée sous le signe des Tziganes et qui privilégie l'improvisation, les ruptures de ton et la surprise contre des formes plus canoniques comme la sonate.

La genèse de *L'Homme foudroyé* recèle – troisième clé – une surprise de taille. Ce que la solennité de la lettre à Peisson ne laisse pas deviner, c'est que ce livre-phénix est né des cendres d'un autre projet. Sa correspondance avec Raymone⁵ révèle que Cendrars entendait sortir de son silence de guerre par un livre sur Marie-Madeleine, *La Carissima*⁶. Mais il ne cesse de retarder ce qu'il appelle un *grand plongeon dans la mystique* et, progressivement, d'ajournements en réemplois, la célébration de la sainte a cédé la place à l'invocation de Lazare, son frère. Une étrange affaire de famille, qui aboutit au refoulement d'un livre auquel Cendrars répète qu'il attache la plus grande importance. *La Carissima* n'était-elle pas dédiée à Raymone, qu'il identifie dans ses lettres à l'illustre pécheresse ? Sans entrer dans l'indiscret détail des raisons humaines, trop humaines, qui ont conduit à cette identification, sans s'interroger non plus sur le rôle que se réservait l'hagiographe dans la rédemption de sa compagne, tout donne à penser que *La Carissima* n'a pas été écrite parce qu'elle n'avait plus sa place dans l'univers de l'homme foudroyé. Deux séquences des « Rhapsodies gitanes » sont cruelles pour la dédicataire du livre avorté : dans la 13^e séquence – on est en 1923 –, la Mère

5. De cette correspondance également quotidienne, à l'époque d'Aix, n'ont paru jusqu'ici que des extraits.

6. Les fragments de *La Carissima* ont été publiés et commentés par Anna Maibach, Champion, 1996.

Préface

gitane annonce à Cendrars que le *monde à part* qu'il est en train de construire pour la femme aimée se changera pour lui en prison le jour où *elle se sera égarée comme on perd une clé*. Un peu plus loin, dans la 16^e séquence, le narrateur constate avec amertume que, dix ans plus tard, les prévisions de la Mère se sont malheureusement vérifiées : si le poète est bien désormais *maître de son univers*, le *palais aérien* a été déserté par l'infidèle. Exit *La Carissima*. Place donc au livre de Lazare.

Le patronage de Lazare sur *L'Homme foudroyé* ne va pas non plus sans paradoxe. Sous un certain angle, ce livre de renaissance à l'écriture se présente comme un long défilé de déconvenues, de faillites, de malentendus, de ruptures, de faillites amoureuses et d'échecs dans tous les domaines... Ce *Plan de l'Aiguille* que Cendrars ne parvient pas à terminer à La Redonne, ce fiasco de cinéaste à Rome, ces adieux qui s'ensuivent avec le cinéma, ces affaires au Brésil qui ne se feront pas, ce poème, *Au Cœur du monde*, qu'on cloue comme on crucifie dans une caisse en bois blanc, cette rupture avec les milieux littéraires parisiens, cette Vita Nuova construite tout autour de Raymone mais dont elle s'est enfuie, cette histoire d'amour manquée avec une amazone de substitut, une Diane rencontrée au bord d'un marigot, ces amitiés qui tournent aux règlements de comptes avec Charles-Albert Cingria et Fernand Léger, *le pédé et la bourrique*, comme il les désigne sans aménité à Lévesque... Autant de pannes.

Mais voilà les redonnes : la leçon de Marie-Madeleine dont l'Amour a rendu le corps imputrescible, celle de Lazare le ressuscité, et celle du Christ ; mais aussi l'apprentissage du bonheur de vivre dans le château de l'Escarayol, l'initiation lente à l'alphabet aztèque grâce à Paquita dans un autre château, la féerie découverte dans un pays de cressonnières qui semble dessiné sur une Carte de Tendre, et, plus que tout, faisant réplique à la crucifixion d'*Au Cœur du monde*, comme Noël à Pâques, cette *plus belle nuit d'écriture* dans la grange de Méréville qui, pour l'anniversaire de ses trente ans, fait du

Préface

poète de la main gauche un nouveau-né... Sans oublier le choc qui a mis feu à l'écriture après le récit de Peisson.

Un récit banal, somme toute : une scène de fornication entre l'officier allemand qu'était contraint d'héberger Édouard Peisson, à la campagne, et *une grue invraisemblable qu'il avait ramenée de Marseille*. Dans cette anecdote scabreuse mais anodine, qu'est-ce qui peut bien avoir réveillé l'écrivain en Cendrars ? De quelle nature exacte – quatrième clé – sont donc les *réminiscences similaires* au si merveilleux pouvoir qu'elle a ranimées chez lui ? Impossible d'évaluer la véracité de l'événement rapporté : cette plus grande peur au front, en 1915, est aussi vraisemblable qu'invérifiable. Mais elle se donne à lire *entre les lignes* dans une écriture du sens multiple où le figuré ne s'objecte pas au littéral et qui trouve ses répondants à la fois dans l'Écriture Sainte et dans l'alphabet aztèque. Aussi brutal qu'ait pu être l'événement déclencheur, il importe moins que la chaîne d'associations bouleversantes que, de fil en aiguille, il a éveillée. Afin qu'on n'enferme pas l'*incendie* du 21 août 1943 dans l'anecdote pittoresque, Cendrars reviendra plus tard sur l'énigme de l'étincelle⁷ pour en compléter les données, soulignant la nature lacunaire de toute interprétation pour mieux pousser le « Lecteur inconnu » à se remettre lui aussi à l'œuvre.

Revenant sur les effets si disproportionnés des confidences de Peisson, Cendrars se souvient qu'à la même époque s'était installé, dans son immeuble d'Aix, porte à porte, un être immonde, un assassin devenu membre de la Gestapo. Cette présence, il l'avait ressentie comme porteuse d'une sourde menace de contagion comme seule peut en faire peser la rencontre de son double, le Mr Hyde qui sommeille en tout Dr Jekyll. *Entre les lignes* – car le récit suggère sans conclure –, c'était comme si, porte à porte, Moravagine était revenu. Est-ce là la *réminiscence similaire* qui se cache dans cette *sacrée frousse* au front ? Peisson aurait-il réveillé le souvenir du *grand fauve*

7. *Le Lotissement du ciel* (1949), Gallimard, « Folio », 1996, p. 82-83, 130-132.

Préface

humain dans lequel Cendrars a reconnu, dès 1912, sa part d'ombre, de violence et de mort ? Voilà qui jette une lumière inattendue sur un épisode du « Vieux-Port », au cours duquel la femme de Jicky entraîne Cendrars pour le tuer vers une maison de santé qui rappelle l'asile de Waldensee, près de Berne, où Moravagine est enfermé au début du roman. Une vraie *maison de fous*, elle aussi, cette clinique du Dr Lelong. Et plus loin, dans la « Troisième Rhapsodie gitane », n'est-ce pas le retour de Moravagine qui remplit d'angoisse le visiteur de la Cornue, chez Paquita ?

De l'autre côté du mur quelque chose se retournait comme pour changer de place. Non, ce n'était pas les frondaisons du parc bouleversées par une rafale d'hiver, mais quelque chose d'énorme et de sournois, en tout cas, un être vivant, un être abattu prêt à s'appuyer au mur et à écraser le château pour se mettre debout et faire un pas comme un ivrogne⁸.

Dans l'imaginaire de Cendrars, Moravagine tient une place aussi capitale que difficile à délimiter. L'enfermer dans le roman qui porte son nom ferait méconnaître un pouvoir de métamorphose que Moravagine tient de Fantômas, sous l'influence duquel Cendrars a conçu ses aventures. Plus qu'un personnage, aussi monstrueux soit-il, c'est une figure constamment mobile, riche en avatars et en résurgences imprévues. Une figure du mal ? Dans nombre de textes, Cendrars fait de l'éventreur de femmes son double noir, son mauvais moi, sa part maudite, l'autre irréductible qui traverse toute son œuvre. Dans le répertoire des emplois de Moravagine, figurent ainsi le Boche contre lequel le poète a pris les armes en 1914, mais aussi le clan des Roumanis violemment opposés aux Siciliens, et tout particulièrement le « mauvais » Marco, l'ennemi intime du « bon » Sawo qui sortira vainqueur de leur duel à mort. Dans

8. *Infra*, p. 279.

Préface

la dramaturgie intime de Cendrars, Moravagine donne son nom à l'homme de la main droite en guerre avec l'homme de la main gauche.

Comment méconnaître, par ailleurs, l'extrême ambivalence avec laquelle Cendrars évoque celui qui l'a pourtant conduit à la ferme Navarin et à la mutilation ? Tour à tour source de vie et porteur de mort, réserve inépuisable d'énergie et principe de destruction permanente, idiot et génie, frère et ennemi mortel, Moravagine dispose des attributs de la toute-puissance, et cet excès d'identités fait de lui un autre Sans-Nom, un Dieu-Diable qui détient les clefs de la création poétique – à condition toutefois, pour l'homme qui écrit, de ne pas s'engloutir dans cette fascination, d'écrire comme on exorcise et, périodiquement, de retuer l'autre par la plume. Cendrars n'avait-il pas fait la part du feu en lui abandonnant sa main droite arrachée au combat ? Cette violente délivrance lui avait permis d'expulser sa propre violence et d'exiler sa main morte – sa main Moravagine – dans la constellation d'Orion, loin du *monde à part* que construisait, désormais, autour de Raymone, le poète de la main gauche. Or, depuis 1940, Moravagine avait repris le pouvoir dans le monde. La Débâcle avait marqué son triomphe, et voilà qu'il était redescendu d'Orion pour menacer à nouveau Cendrars et son *palais* abandonné par Raymone. C'est ce qui lui révèle le récit de Peisson jusqu'à l'éblouissement et cette révélation dictée à l'écrivain en panne sa tâche et son devoir. Avec l'aide de Marie-Madeleine et de Sawo, de Paquita et de Liszt, Cendrars relève le gant contre l'envahisseur. Il a choisi son patron : contre Moravagine, ce sera Lazare, le ressuscité. Contre l'Histoire et ses bégaiements, il n'est qu'un recours : devenir le maître du temps.

C'est par la côte du bois du Temps-Perdu qu'un matin de 1927 Cendrars, en compagnie de sa chienne Volga, a quitté sa maison des champs du Tremblay-sur-Mauldre en direction du Midi. Ce beau programme, discrètement prous-

Blaise Cendrars

•• L'Homme foudroyé

À quoi tient, dans *L'Homme foudroyé*, cet air de fête, cette jubilation de l'écriture dont rendent mal compte un titre aux couleurs tragiques et tant d'épisodes marqués par la guerre, l'échec ou la mort ? Qu'est-ce qui pousse Blaise Cendrars à écrire à son ami Jacques-Henry Lévesque que c'est là ce qu'il a fait de meilleur à ce jour, et à Raymone, sa compagne, que c'est « le meilleur livre du monde » ? C'est dans le traitement du temps qu'il faut sans doute chercher les éléments d'une réponse. Le désordre savamment rhapsodique de ce livre à la composition fascinante répond à une ambition de démiurge : créer en secret l'écriture de l'éternel retour. Pour retrouver le temps perdu, Cendrars invente la *prochronie*.

La collection « Tout autour d'aujourd'hui » présente, en une quinzaine de volumes, l'essentiel de l'œuvre de Blaise CENDRARS (1887-1961) dont elle propose la première édition moderne, avec des textes établis d'après des sources sûres (manuscrits et documents), accompagnés de préfaces et suivis d'un dossier critique comprenant des notices d'œuvres, des notes et une bibliographie propre à chaque volume.

Après la débâcle de 1940, Cendrars s'est retiré à Aix-en-Provence où, pendant trois ans, il n'écrira plus. Il sort de son silence de guerre en publiant L'Homme foudroyé (1945), le premier de quatre volumes de Mémoires qui bouleversent les règles du genre et sont considérés aujourd'hui comme son grand œuvre. À l'origine de ce renouveau, prend place un récit longtemps inconnu, Le Sans-Nom.

Textes préfacés et annotés par Claude Leroy.

DENOËL

B 25341.1  11.02
ISBN 2.207.25341.4
25 € TTC

9  782207 253410